

Home movie

Dossier de diffusion

Création 2021/2022

de SUZANNE JOUBERT

Aide à la création – ARTCENA

Catégorie TEXTE DRAMATIQUE

Mise en scène par Jérôme Wacquier,
assisté de Makiko Kawai

Coproduction

GRRRANIT – Scène Nationale de Belfort

& La Virgule – Centre transdisciplinaire de création théâtrale de Tourcoing



Compagnie des Lucioles

33 rue de Paris – 60200 Compiègne

03 44 09 26 70 | contact@compagnie-des-lucioles.fr

www.compagnie-des-lucioles.fr

DISTRIBUTION / CHARLOTTE BAGLAN, ALICE BENOIT, MAKIKO KAWAÏ, JÉRÔME WACQUIEZ

CRÉATION LUMIÈRE / BENOIT SZYMANSKI

CRÉATION VIDÉO / YUKA TOYOSHIMA

CRÉATION SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES / ADELINE CARON

RÉGISSEUR GÉNÉRAL / SIMÉON LEPAUVRE

ADMINISTRATION / JOSETTE PRÉVOST

COMMUNICATION / DIFFUSION / JUSTINE MAUDUIT

L'histoire

Home movie pourrait faire partie de ces histoires dans lesquelles la part de conte, quand tout est en jeu, est ce qu'il y a de plus réel.

Dans un espace comme laissé en plan, une espèce d'intérieur pas tout à fait fini ou pas encore commencé, se tient un groupe de gens. Ils sont là pour faire ce qu'il y a à faire et ce qu'il y a à faire c'est « dire ce qu'il y a à dire ». Aucun d'entre eux ne semble propriétaire de la parole. Ils parlent du bonheur d'être là, des atouts de l'endroit, de l'été infini, de porte fermée, de vue incomparable, du rôle qu'ils ont à tenir, de valises bien pleines, de murs infranchissables, de prévisions, d'enfants qui font les pitres, du dedans, et du reste. Le reste c'est le plancher qui vibre, les indiens qui guettent, les bourrasques, la forêt, les léopards, les fantômes, la porte ouverte, le seuil. Et juste au-delà du seuil ... les Autres. Arrive alors ce qui devait arriver ou plutôt ce qui avait été imaginé.

Home movie est l'inverse de Road movie. Dans cette espace clos que crée l'autrice, chaque protagoniste va petit à petit s'empêcher de sortir, s'empêcher de se sentir libre par peur de tout ce qui l'entoure...



© Émilien Rousvoal



© Émilien Rousvoal

“
Et d’abord très doux, comme si on ne voulait pas l’effrayer, le chuchotement que l’homme a déjà perçu il y a longtemps, ô si longtemps, bien avant que l’homme existe, le chuchotement recommence. Hermann Broch – *La mort de Virgile*

Si je devais dire pourquoi j’ai choisi cette citation pour ouvrir Home movie, je ne saurais pas répondre. Par contre, je peux raconter où et comment elle est arrivée là. S’imposant comme une évidence.

J’étais assise dans un café. Situation classique. Je lisais. Classique aussi. Je lisais *Les Oiseaux* ou *La barque le soir*, je ne sais plus, deux romans d’un auteur que j’aime particulièrement, Tarjei Vesaas. Moins classique. J’étais là, donc, absorbée, détendue, quand, pas très loin de ma table vient s’installer un groupe de gens. Deux hommes et trois femmes. Sur le moment, j’ai ressenti un réel agacement. Le bruit ne convenant pas vraiment à la lecture de l’auteur norvégien, maître absolu du non-dit et du silence. Et puis très vite, mes craintes se dissipent. Ces gens-là chuchotent, parlent bas, si bas que j’ai peine à entendre le sujet de leur échange. Un murmure d’une douceur immense s’élève de leur place pour venir nimbier tout l’espace. Non seulement l’écriture de Vesaas n’est pas polluée par du bruit mais elle flotte au contraire, dans un bain de souffles délicats, dans une nappe de sons suaves. Je suis aux anges. Je me dis même que c’est sans doute là que pourrait se nicher l’origine de l’écriture, dans cette sorte de « murmure sans début, ni fin, comme sans voix et sans visage, du rien » qui attend de devenir quelque chose. C’était calme, c’était bien, c’était divin.

J’en étais là de mes sensations/réflexions quand, de la ouate sonore, commencent à émerger des mots. Des mots simples, quotidiens, plats, presque vides, des mots seuls, isolés, puis deux, puis trois et plus, jusqu’à former des phrases brèves et saccadées. Chaque personne du groupe prenait la parole mais il semblait que ce qu’elle disait pouvait tout aussi bien être dit par une autre. Cet effet étrange était surtout produit par un rythme du dire, le même pour tous. Une partition commune de paroles inaudibles semblait les portait ensemble et vers un même but. Lequel ? Je l’ignorais mais ils s’y dirigeaient tous, poussés par la même étonnante énergie.

Soudain, de la nasse des mots, commença à percer, le sens de ce qui se disait. Peu à peu je me rends compte alors avec surprise et effroi que le chant qui se pousse là, l’air de rien, est bel et bien celui d’un désastre. Un pur désastre. L’air de rien, oui, à travers des mots de tous les jours, des mots inoffensifs et anodins, nos mots, on n’y disait rien moins que le rejet de l’Autre, du Différent, de l’Etranger. Une sorte de chant parlé au rythme et au contenu implacable avait pris la place du doux murmure humain. J’étais tétanisée. Il fallait, il aurait fallu hurler ou fuir. Je ne bougeais pas. Impossible. Ce qui m’effrayait le plus, c’est que j’étais bel et bien prise en otage dans le vacarme de ces voix, c’est que j’appartenais, moi-même étant là, immobile, au même chant. C’était inouï. Je n’ai pas hurlé. Je n’ai pas fui. Je suis restée.

M’est revenue, alors, cette phrase d’Hermann Broch, tirée de *La Mort de Virgile*, un texte entamé en 1937. Du temps de l’auteur autrichien la mort rôdait déjà dans Vienne. De longues colonnes de blindés et de défilés nazis étaient alors accueillis par une foule en liesse, naïve ou simplement gagnée par la fièvre précédant l’agonie. Une mort froide s’était alors mise en marche, européenne, drapée de rouge et de noir. C’était juste avant l’Anschluss de 1938. Il est à parier que, dans les rues et les bars de la cité autrichienne, devait résonner le même type de chant au rythme aussi singulier que celui entendu dans ce café d’aujourd’hui. A sa façon et avec ses mots à lui, Home movie a pris source, en grande partie, dans ce chant-là. Un chant sans musique, fait de paroles ridicules et tragiques.

Suzanne Joubert – Octobre 2020

Le texte Home movie a reçu l’Aide à la création d’ARTCENA en 2019
Remerciements à Marie Lelardoux

Extraits

On peut imaginer un espace comme laissé en plan. Une sorte de lieu, témoin d'une chose en cours, ou finie, ou pas encore commencée... Un espace occupé par un groupe de gens composé du nombre de personnes que l'on veut : deux ou davantage. Des hommes et des femmes d'âges divers. On pourrait imaginer qu'ils prennent la parole à tour de rôle et de façon indifférenciée. Comme si aucun d'entre eux ne semblait propriétaire de «ce qu'il y aurait à dire». Comme si « la voix » était celle de tous, que tous étaient chacun et que chacun n'était personne.

- En tout cas maintenant nous on est là
- On est tous là tous
- Tous
- Tous ?
- Tous oui
- Ben oui tous
- Oui ça... tous
- Oui on est là
- Et on est prêts
- Comment dire... oui c'est ça , on est prêts. On peut dire ça comme ça . On peut dire qu'on est prêts.
- Oui
- Oui
- Oui c'est ça
- Absolument
- Et la valise aussi est là comment dire... la valise est là aussi et prête
- Oui la valise est là et pleine et prête, il le faut ça que la valise soit pleine
- On ne sait pas on ne sait jamais après tout
- Oui il faut toujours tenir la valise prête
- Et que le nécessaire soit dedans
- C'est ça
- C'est ça
- C'est bien

Extrait du texte disponible sur vimeo :

<https://vimeo.com/426192679>

Mot de passe : HM



RETOURS DES MEMBRES DE LA COMMISSION ARTCENA

CATÉGORIE TEXTE DRAMATIQUE

Lecteur 1

Entre Beckett et Dubillard, un chœur d'humains bien trop humains... Un chœur (nombre indéterminé) d'hommes parlent à qui mieux mieux « du bonheur d'être là, des atouts de l'endroit, de l'été infini, de porte fermée, de vue incomparable, du rôle qu'ils ont à tenir, de valises bien pleines, de murs infranchissables, de prévisions, d'enfants qui font les pitres, du dedans, et du reste... ». Pas de personnages à proprement parler ou des personnages à créer au plateau. Pas de discours à proprement parler mais plutôt la rumeur qui naît par le passage de la parole de l'un à l'autre. Parole incertaine qui se cherche, ressasse, répète, évite et finit par dire ou bifurquer... le bruit, ou bruissement, du monde en quelque sorte... Entre clownerie et déni du tragique, ces petits humains qui tiennent leur rôle, qui tiennent leur place, bien que longeant les murs car leur plancher est incertain en sont réduits à ce radotage collectif. Où ils se plaisent à s'assurer de leur supériorité, du bonheur qui est le leur... Alors que tout s'effondre autour d'eux : le plancher qui se disjoint, le plafond au-dessus de leur tête qui s'écroule, la tempête qui gronde, les enfants disparus depuis longtemps... ils « résistent » ou croient résister... Une manière très théâtrale de parler de la montée des populismes. De la massification des consciences....

Lecteur 2

Un groupe, leur places, leur lieu, ... et les voisins. Il y a dans ce texte un «art» de l'enchaînement, du glissement. Comment le racisme ordinaire s'insinue petit à petit dans les échanges. Dans et par les phrases, qui sont brèves, sans aucun développement. Ils échangent ce qui paraît pour eux des évidences. Et ces constats évident (pour eux) se transforme en fermeture totale, en refus de l'autre. Sans que jamais on n'entende des caricatures, tout vient comme par inadvertance, par le moins spectaculaire. Du quotidien où tout, même le pire devient banal. Mais sans que l'écriture perde en intensité. C'est «drôle» (possiblement et grinçant...ou glaçant).

Lecteur 3

Ensemble, ils se rassurent, « derniers du genre humain », coupés de l'extérieur, dont ils perçoivent les bruits et les ombres. Dans une écriture maîtrisée, où chaque mot prononcé est comme un pas pour lutter contre l'angoisse et la mort, ce texte polyphonique m'a beaucoup fait penser à « Délire à deux » de Ionesco par sa capacité à montrer ce que peut générer un groupe de personnes qui voit son cadre de vie et ses habitudes menacés. Je parlais de clowns parce qu'il y a une humanité qui se dégage des personnages, malgré leur bêtise et leur dangerosité. C'est un miroir juste de ce que nous sommes que l'auteur nous renvoie.

« Une belle maîtrise du langage de l'absurde. Beaucoup de jeux, de drôlerie et d'émotions »

Lecteur 4

Un texte qui garde le cap de bout en bout qui nous amène à la dénonciation d'un monde chaotique où l'autre, c'est à dire l'étranger, est honni. Le genre est plutôt clownesque, les personnages plus vrais que nature font rire. On pense aussi un peu à Godot avec cette situation bizarre d'attente. Le texte nous amène à la conclusion qu'il ne sert à rien de se terrer chez soi dans ses certitudes plates et dans son petit monde, le monde finira par exploser et la guerre arriver. C'est vif, ça avance. Les personnages, plus vrais que nature, parlent immédiatement. Ils ne sont personne et ils sont tout le monde. Le ton est juste et percutant pour amener à un constat plutôt noir sur la situation du monde. Ça commence par un spectacle clownesque et ça finit par une parabole sur le monde et son lot de migrations rejetées, de dérèglement climatique et de chaos. Mais ce n'est jamais pesant. C'est percutant.

Thèmes abordés

1. Le racisme ou la peur de l'autre

Le racisme est une forme d'agression contre autrui, en actes ou en paroles, qui a toujours besoin d'être légitimé. À l'origine des comportements racistes se trouve souvent la peur de l'Autre, qui représente la différence, certes, mais surtout la « mauvaise » différence. La peur de l'Autre vient du fond des âges, de l'époque où il fallait vivre dans la méfiance, faute de quoi un Autre, plus fort ou plus rusé, pouvait vous enlever la proie ou la femme convoitée, vous condamner à la faim ou à l'humiliation, ou même à la mort. L'Autre, c'est l'inconnu, duquel tout peut arriver, mais surtout le pire. Le passage au racisme est clair : il faut se défendre contre cet Autre, étrange, étranger, ou, mieux encore, prévenir ses attaques en attaquant avant lui. Et, si son existence est nocive, il doit être mauvais en lui-même.



Extraits de l'essai de Jean-Pierre Mutombo : *Racisme : peur ou haine de l'autre-différent ?*

L'autre-différent, est-ce le frère, le cousin, le voisin, l'habitant de l'autre village, de l'autre pays, de l'autre continent ? Et la différence, sur quoi porte-t-elle ? Sur la couleur, la morphologie, la religion, le sexe, la culture, la nationalité, la classe sociale, l'économie, la génétique, etc. ? Quelle différence sera inacceptable, pourquoi et pour qui ? Si la différence est ce par quoi se constitue l'identité, la haine de l'autre-différent comme moyen de la consolider, ne renverrait-elle pas à la faiblesse, sinon au sentiment de faiblesse de ladite identité ?

Nous avons essayé de répondre à ces questions en détournant le projecteur de l'objet de haine et de rejet vers le sujet haïssant et rejetant. Peur de l'inconnu, peur de l'autre, peur de la différence le racisme n'est en réalité pas une peur de l'inconnu, mais une peur du « bien-connu » ; ce n'est pas la différence qui provoque le racisme mais, à l'inverse, le racisme qui construit la différence ; enfin, la peur de l'autre n'est pas une pulsion naturelle que la culture doit contenir : c'est une construction culturelle, qui ne peut donc être déconstruite que par une contre-culture.

Le racisme n'est pas une peur de l'inconnu, mais une peur du « bien-connu ».

Qu'il s'agisse d'un savoir authentique, fondé sur des faits réels et des raisonnements logiques, ou d'un pseudo-savoir, fondé sur des fantasmes et des sophismes, est une autre question – et de fait, la phobie raciste se distingue des peurs ordinaires par le fait que rien de réel ni de rationnel ne la justifie. Mais toute peur suppose un objet de peur connu, bien ou mal. Et s'il n'est pas totalement infondé de caractériser le racisme par l'ignorance, il faut en tout cas préciser que nous n'avons pas affaire à de la simple ignorance, mais plutôt à cette double ignorance dont parlait Socrate : l'ignorance ignorante d'elle-même, l'ignorance redoublée par l'illusion de détenir un savoir.

Ce n'est pas la différence qui provoque le racisme, mais le racisme qui construit la différence.

La différence sur laquelle se focalise le regard raciste est en effet construite. Elle n'existe pas en elle-même, ou plutôt : elle existe – il y a bien des gens à la peau plus foncée, il y a bien des patronymes arabes, il y a bien des femmes qui portent un foulard – mais noyée parmi une infinité de différences et de ressemblances – de physionomie, de classe sociale, de genre, de métier, de caractère, de goûts esthétiques ou de choix politiques – et rien n'oblige a priori notre regard à se focaliser sur cette différence particulière davantage que sur une autre, ou que sur une ou plusieurs ressemblances.

La peur de l'autre n'est pas une pulsion naturelle que la culture doit contenir : c'est une construction culturelle, qui ne peut être déconstruite que par une contre-culture.

Ni l'altérité ni son caractère effrayant n'ont en effet rien de naturel. C'est toujours la culture – à entendre dans son sens le plus large, incluant aussi bien l'art que les lois, décrets et circulaires ou les productions savantes et semi-savantes, comme les enquêtes journalistiques ou les discours professoraux – qui oriente les regards, les focalise sur un attribut unique, essentialise cet attribut et investit cette essence d'une valeur négative.

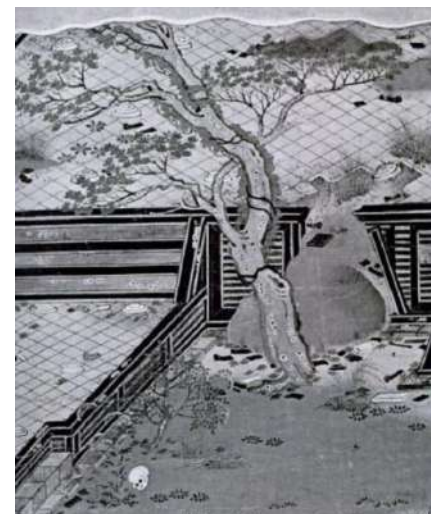
2. La fin du monde / un monde en ruine

Extraits de *Traces et fragments dans l'esthétique japonaise*, de Murielle Hladik

« Aucune mémoire de la transcendance n'est plus possible, si ce n'est par l'intermédiaire de la ruine », disait Adorno.

L'image de la cendre évoque l'effet d'une ruine qui suscite un sentiment de mélancolie, elle est également une image de la destruction humaine, de la mémoire et de l'oubli absolument radical. Les ruines renvoient au destin de l'homme, « un débris du péché et de la mort », elles sont associées à un moment de repli et de dialogue de l'âme avec elle-même, comparée à ses propres états, ses passions et ses émotions. Appréhender la philosophie de la cendre et l'esthétique de la ruine comme une idée féconde, reflète une force d'impulsion absolue vers la créativité. Réduire en poudre, réduire en cendres, réduire en poussières, c'est le « venir à rien », le « devenir à rien », le « devenir le Rien ». Le silence des ruines devient un espace de silence. Ainsi est-il un espace de méditation et de recueillement sur l'histoire et la mémoire de l'homme (cimetière), d'une ville (vestiges d'édifices).

Quelle soit une ruine humaine ou architecturale, son silence est une façon de mettre en valeur la mort, le vide, l'identité, l'absence, l'altérité, l'inconnu, l'oubli et le Rien. En architecture, penser une existence qui soit en même temps une inexistence (c'est-à-dire une inexistence omniprésente au cours de la destruction), ne constitue pas une contradiction, mais la qualité même du Rien.



Tout être humain participe à son autodestruction : âge, souffrance, oubli, agonie, mort. Il est désormais suicidaire, il se suicide à chaque instant. Son corps éphémère jouit de cette mort lente. Toute mort est née d'un acte suicidaire. Même l'architecture participe à cette autodestruction. En architecture, la destruction révèle une ruine relevant d'une architecture éphémère. Les œuvres architecturales, lorsqu'elles tombent en ruine, participent à une sorte de mimésis supérieure, qui rappelle à l'homme sa propre mortalité. De la réflexion sur sa propre naissance et de l'admiration de la beauté de sa propre fin et de sa propre ruine, l'homme, cet « être de mémoire » et élément en réduction du cosmos, commence à méditer sur le temps et sur l'histoire dans la trace de l'immémorial, et commence à réfléchir sur son propre éphémère en admirant une architecture bâtie et sa ruine. La Tour penchée de Pise est l'exemple de cette autodestruction lente de l'âme.

La « poétique des ruines » se transforme ici en une « poétique des morts ».

Destructions, vestiges d'édifices, ruines urbaines et architecturales, cités fantômes, villes mortes, rues fantômes reflètent la limite de la mort de la nature et de l'architecture. Il existe deux natures de ruine. D'une part, la nature qui s'autodétruit ; dans ce cas la ruine architecturale est ouvrage du temps, et ne résulte pas d'une catastrophe naturelle. D'autre part, celle qui est détruite ; dans ce cas il s'agit d'un ouvrage de l'homme, résultant des guerres de destruction annihilistes, (doctrine de bellicisme) : la mémoire de la Grande Guerre, des années noires, de la Shoah, de la guerre d'Algérie, l'attaque atomique de Hiroshima, Nagasaki, Kokura et Niigata. Cette dernière est plus violente et plus complète que celle de l'ouvrage du temps.

Et le point de vue de l'Orient sur la ruine ? Comment s'y traduit la méditation sur le temps qui passe ? Bien d'autres figures traversent l'esthétique japonaise, du théâtre nô à la poésie en passant par l'art des jardins et l'architecture. Le jardin à l'abandon (haien), la trace (ato) et la demeure provisoire (yado) révèlent une manière éphémère et transitoire d'habiter le monde. Alors qu'en Occident, la menace du temps ne devient effective qu'une fois l'acte de création terminé, on constate au Japon une fragilisation volontaire de l'œuvre dès son édification. Ouvrons une réflexion sur le passage du temps, par-delà les frontières et les traditions.



La création de Home movie

Home movie est très actuel et fait échos aux événements que nous vivons actuellement, puisqu'il est écrit en 2020 : l'année de la COVID 19. Ce conte décrit un monde qui se replie sur soi, des individus qui s'isolent, se referment et s'enferme. Il parle de différence et de peur de l'Autre, mais c'est une invitation à remettre en question notre vision du monde et notre rapport à ce qui nous entoure.

Home movie peut être comparé à la pièce *En attendant Godot*. En effet, *En attendant Godot* de Samuel Beckett a été écrite après la seconde guerre mondiale en 1952 et décrit un monde vide de sens. Au XXIème siècle le monde en ruine est un monde qui s'autodétruit ; dans ce cas la ruine architecturale est ouvrage du temps, et ne résulte pas d'une catastrophe naturelle.

Aujourd'hui, le progrès du capitalisme : le libéralisme, l'individualisme, le progrès, les inégalités entraînent la fin des lieux de vie. La ruine architecturale est bien présente au XXIème siècle, caractérisée par les lieux de vie abandonnés. Il ne s'agit pas d'un ouvrage de l'homme résultant de guerres de destruction comme au XXème siècle mais d'un ouvrage de l'homme insidieux qui entraîne la ruine de l'architecture.



© Mickey Mahut



© Mickey Mahut



© Romain Thiery

La scénographie

La scénographie va être imaginée à partir du travail des photographes Romain Thiery et Guillaume Herbaut (cf. page 7). L'espace scénique sera pensé et construit de la même manière.

www.romainthiery.fr

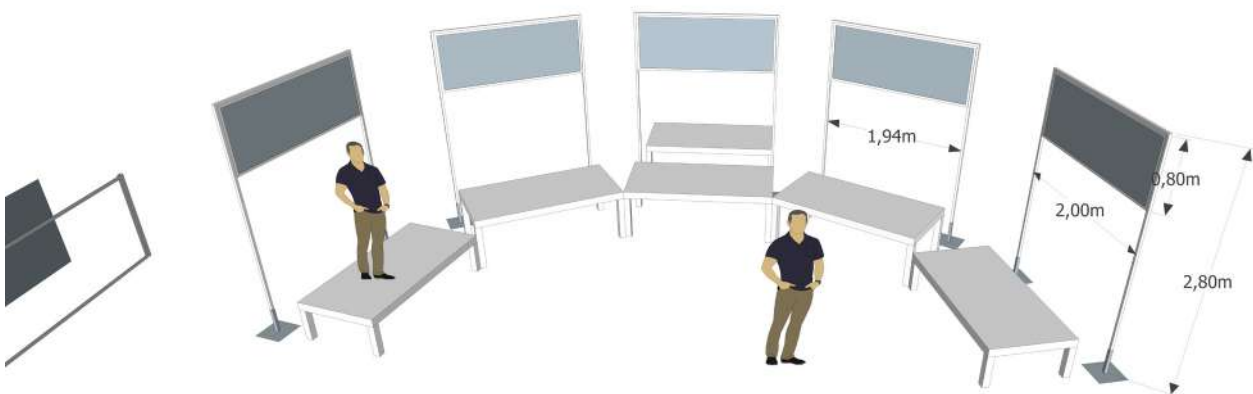
www.guillaume-herbaut.com

Les costumes seront inspirés de la pièce *En attendant Godot* mis en scène par Otomar Krejča en 1978, avec Michel Bouquet, Rufus et Georges Wilson dans les rôles titres. La version de 2014 du metteur en scène Jean Lambert Wild, avec Marcel Bozonnet, Fargass Assandé, Michel Bohiri et Jean Lambert Wild, sera également une source d'inspiration pour *Home movie*.

La musique sera directement jouée sur le plateau.

Le public pourra, en sortant du spectacle, imaginer et éventuellement construire un renouveau du monde.

Plan de scénographie :



© Émilien Rousvoal

Équipe artistique

Suzanne Joubert autrice

Suzanne Joubert vit et travaille à Marseille après une enfance passée en Corse. Elle est auteur associé au Théâtre des Bernardines de 1994 à 2015. Elle écrit des textes essentiellement destinés au théâtre : *Le Funiculaire*, *Les Chants de l'Ordinaire*, *Fragments pour Conversation pièces*, *Le second œuvre des cannibales*, *Corps présent*, *La Peau de la Grande Ourse*, *Mort de Rosa* (France Culture), *Tangente*, *Des jeunes gens*, *Je crois qu'il va pleuvoir*, *Remix*, *Tous tant qu'ils sont*, *C'est gentil d'être venu jusqu'ici* (France Culture), *Show room* et *Home movie*.



Ses textes sont, pour la plupart, édités aux Solitaires Intempestifs. Ils ont été créés par des metteurs en scène comme Alain Fourneau, François-Michel Pesenti, Xavier Marchand, Michel Simonot, Marie Vayssière, Alain Béhar, Alexandra Tobelaïm, Youri Pogrebitchko... Ils ont été présentés dans des lieux tels : le Théâtre des Bernardines (Marseille), le Festival Émergences (Rennes), le Festival des Informelles (Marseille), le Festival d'Avignon, le Quai (Verdun), le Théâtre de Cavaillon, le Théâtre Okolo (Moscou), le Théâtre du Merlan Scène Nationale (Marseille), le Festival Nouvelles Scènes (Dijon), le Festival International des Arts (Bruxelles)...

Écriture non théâtrale : *Cesena dans le paysage* (Éditions Les Solitaires Intempestifs), une commande du Théâtre des Bernardines dans le cadre du projet Tragedia Endogonia de Romeo Castellucci – Societas Raffaello Sanzio.

Actualités : Deux textes, *Show room* et *Home movie* ont reçu l'Aide à la Création d'ARTCENA.

Jérôme Wacquiez

metteur en scène



Le travail de Jérôme Wacquiez repose sur la notion de rencontre. Chaque cycle de travail se développe en effet avec un auteur de théâtre contemporain vivant (Michel Vinaver, Laurent Colomb, Jean-Rock Gaudreault, Toshiki Okada, Nathalie Papin, Manuel Antonio Pereira), dans une optique de co-construction artistique.

Dans cette optique de rencontres, Jérôme Wacquiez a développé plusieurs axes de travail : vers le Japon avec ses travaux sur les capacités figuratives du langage initiés par l'auteur Laurent Colomb ; vers le Québec où il rencontre l'auteur Jean-Rock Gaudreault, avec qui il collabore à 3 mises en scène.

Lors d'une tournée au Japon en 2012, il découvre la pièce *Cinq jours en mars* de Toshiki Okada et décide de la monter sur la saison 2013/2014. Le projet propose un regard très précis sur la jeunesse, entre envie d'émancipation des valeurs traditionnelles des parents, et sensation de solitude au milieu d'un monde où elle ne trouve pas sa place.

En 2016, Toshiki Okada et Jérôme Wacquiez se retrouvent autour d'un nouveau projet. L'auteur japonais écrit alors la pièce *Ailleurs et Maintenant* pour la Compagnie des Lucioles et la Maison du Théâtre d'Amiens (80). *Ailleurs et Maintenant* retrace le voyage d'un metteur en scène en tournée, en itinérance à travers ses textes, son art, sa capacité à écrire.

En 2016, la Compagnie débute également un nouveau cycle de travail avec l'auteure Nathalie Papin. Après la création *Qui rira verra* en 2016, un compagnonnage DGCA entre l'autrice et la Compagnie abouti à *Quand j'aurai mille et un ans*. La pièce donne la parole à deux adolescents à qui on donne les clés de la vie éternelle.

En 2020, la Compagnie intègre 10 nouveaux jeunes comédien•ne•s pour le projet *Capital risque* de Manuel Antonio Pereira. Le texte met en scène un groupe d'étudiant de Clermont-Ferrand. À la sortie du lycée, un fossé se creuse entre ceux qui gagnent la capitale pour intégrer de grandes écoles et ceux qui restent en province pour travailler ou intégrer des formations moins prestigieuses.

Alice Benoit

comédienne

Enfant, Alice voulait être comédienne, pour questionner le monde en racontant différentes vies. Elle se lance véritablement à 19 ans, au Conservatoire de Lille, puis à l'École de la Comédie de Saint-Étienne, avant de devenir artiste permanente du centre dramatique de Tours. François Rancillac, Gilles Bouillon, Myriam Marzouki, aujourd'hui Jérôme Wacquier : autant de rencontres fondatrices, avec des metteurs en scènes qui lui font confiance et lui permettent de continuer avec passion son métier. Elle rejoint la Compagnie des Lucioles en 2011, et joue dans *Opéra Langue*, *Cinq jours en mars*, *Qui rira verra*, *Quand j'aurai mille et un ans...*



Charlotte Baglan

comédienne

Diplômée de l'École Nationale Supérieure de la Comédie de Saint-Étienne, elle joue dans diverses compagnies de théâtre, alternant le répertoire classique : Marivaux, Carlo Goldoni, Maupassant, ... mais aussi le répertoire contemporain : Toshiki Okada, Stéphane Jaubertie.

Elle poursuit une collaboration artistique avec Compagnie des Lucioles depuis 2012 : *Oubliés*, de Jean Rock Gaudreault, *Opéra Langues*, *Cinq jours en mars* de Toshiki Okada... Elle signe diverses mise en scène notamment *Mine de Rien* (2006), spectacle issu de témoignages de femmes de mineurs de fond, joué aux ateliers Berthier / Odéon, ou *J'aime le Monde tel qu'il est* (2013) de Jean Rock Gaudreault pour la Compagnie des Lucioles.

Parallèlement à sa pratique théâtrale, elle joue dans différentes productions audiovisuelles : *Französisch für Anfänger*, *Nos chers voisins*, *On va s'aimer*. Pluridisciplinaire, elle travaille également comme directrice de casting, sur différentes productions cinématographiques : *Bodybuilder* de Roschdy Zem, *Nous Trois ou Rien* de Kheiron, *Dheepan* de J. Audiard, *Enchantées* de Saphia Azzedine, *Quand tu danses* de Ladislav Cholle.



Makiko Kawai comédienne

Actrice japonaise, Makiko Kawai a collaboré avec la compagnie des Lucioles en tant que comédienne lors de la création du spectacle *Kakushidanuki – Le Blaireau caché* en 2004 et en tant que collaboratrice artistique sur la création d'*Embrassons-nous Folleville* d'Eugène Labiche en 2009. Elle prend ensuite part au projet de Laurent Colomb, *Kyotonomatopée* puis participe à la pièce *Cinq jours en mars*, puis *Qui rira verra*. Elle jouera le personnage de La Vieille dans *Quand j'aurai mille et un ans* puis sera assistante metteur en scène sur le projet *Capital risque*.

Siméon Lepauvre régisseur général

En 2015, Siméon Lepauvre obtient un BTS Métiers de l'Audio-visuel, option Métier du son au BTS de Roubaix. Aujourd'hui, il est régisseur son et vidéo pour la Compagnie des Lucioles et travaille sur les spectacles *Ailleurs* et *Maintenant* et *Quand j'aurai mille et un ans*. Sur le projet *Capital risque* Siméon est régisseur général. Il travaille en parallèle au théâtre de la Pépinière à Paris.



Benoit Szymanski créateur lumières

Benoit accompagne la Compagnie des Lucioles depuis plusieurs années. Après plusieurs régies lumières sur des spectacles en tournée comme *Oubliés*, *Deux pas vers les étoiles* ou *Cinq jours en mars*, Benoit décide en 2015 de s'investir en tant que créateur lumières et régisseur général de la compagnie. Il s'occupe désormais des spectacles *Qui rira verra*, *Quand j'aurai mille et un ans*, *Ailleurs* et *Maintenant* et *Capital risque*.



Yuka Toyoshima

vidéaste

Yuka Toyoshima étudie à l'Université Nationale des Beaux Arts et de la Musique de Tokyo dans la section du théâtre Nô (Nôkan/Flûte du Nô). Sélectionnée pour le programme d'échange des étudiants entre son Université et le Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris, elle apprend à Paris, de 1998 à 2000, la musique et la danse contemporaine, les arts scéniques et la notation en mouvement à travers de collaborations dans plusieurs établissements parisiens. Elle collabore avec la Compagnie des Lucioles depuis 2006.

Adeline Caron

scénographe, costumière

Après avoir suivi un parcours littéraire Hypokhâgne en lettre classique, elle intègre l'école des Arts et Métiers en 1995 puis l'École Nationale des arts décoratifs, section scénographie. En 2000, elle est diplômée, mention très bien. Depuis 2003, elle réalise toutes les scénographies de Marcel Bozonnet et, depuis 2009, celles de théâtre et d'opéra de Benjamin Lazare. En 2015 elle complète sa formation avec un master en jardins historiques, patrimoine et paysages à l'école d'Architecture de Versailles. Elle travaille aussi bien sur la scénographie d'exposition, que sur la scénographie de théâtre et costumes.



Résidences & représentations

RÉSIDENCES DE CRÉATION 2020/2021

LA FAÏENCERIE – THÉÂTRE DE CREIL (60) – validée
CENTRE CULTUREL DE HAM (80) – validée
ESPACE JEAN LEGENDRE DE COMPIÈGNE (60) – validée
ESPACE TISSERANDS – THÉÂTRE OCTOBRE À LILLE/LOMME (59) – validée
THÉÂTRE DE L'OUÏLE À AVIGNON (84) – validée
GRRRANIT – SCÈNE NATIONALE DE BELFORT (90) – validée
LES ULIS – ESSONNE (91) – validée
CENTRE CULTUREL MJC À CRÉPY-EN-VALOIS (60) – validée

CRÉATION JANVIER 2022

GRRRANIT – SCÈNE NATIONALE DE BELFORT (90) – 3 représentations – **PRÉ-ACHAT**
THÉÂTRE LA VIRGULE DE TOURCOING (59) – 10 représentations – **CO-RÉALISATION**
THÉÂTRE DE L'OUÏLE À AVIGNON (84) – 2 représentations – **CO-RÉALISATION** THÉÂTRE
OCTOBRE, LOMME (59) – 2 représentations – **PRÉ-ACHAT**
CENTRE CULTUREL MJC À CRÉPY-EN-VALOIS (60) – 3 représentations – **PRÉ-ACHAT** PETR
COEUR DES HAUTS-DE-FRANCE À PÉRONNE (80) – 2 représentations – **PRÉ-ACHAT** LE
MAIL – SCÈNE CULTURELLE À SOISSONS (02) – 1 représentation – **PRÉ-ACHAT** MAISON DU
THÉÂTRE À AMIENS (80) – 1 représentation – **PRÉ-ACHAT**
CENTRE CULTUREL DE FERNEY-VOLTAIRE (01) – 2 représentations – **PRÉ-ACHAT**
EPCC THANN-CERNAY (68) – 2 représentations – **PRÉ-ACHAT**
LES ULIS – ESSONNE (91) – *en cours*
ESPACE JEAN LEGENDRE DE COMPIÈGNE (60) – *en cours*
THÉÂTRE DU CHEVALET À NOYON (60) – *en cours*

Soutiens : ARTCENA, Conseil régional des Hauts-de-France, Ville de Compiègne, DILCRAH

Partenaires : GRRRANIT – Scène Nationale de Belfort, La Faïencerie – Théâtre de Creil Scène Conventionnée d'Intérêt National Art en Territoire, Espace culturel Boris Vian des Ulis – Scène conventionnée, Espace Jean Legendre de Compiègne – Scène conventionnée, La Virgule – Centre transdisciplinaire de création théâtrale Mouscron-Tourcoing, Théâtre de l'Ouille à Avignon, Le Mail – Scène culturelle de Soissons, Maison du Théâtre à Amiens, Théâtre Octobre – Espace les Tisserands de Lomme, Centre culturel MJC de Crépy-en-Valois, Centre culturel de Fernay-Voltaire, EPIC Espaces Culturels Thann-Cernay, Le Méliès de Ham, PETR Cœur des Hauts-de-France de Péronne

Compagnie des Lucioles

Direction artistique

Jérôme Wacquiez

cielucioles@gmail.com

06 25 78 39 94

Administration

Josette Prévost

administration@compagnie-des-lucioles.fr

03 44 09 26 70

Communication & Diffusion

Justine Mauduit

contact@compagnie-des-lucioles.fr

07 89 36 02 50



Compagnie des Lucioles



ciedeslucioles



Compagnie des Lucioles

compagnie des
Lucioles

Compagnie des Lucioles

33 rue de Paris – 60200 Compiègne

03 44 09 26 70 | contact@compagnie-des-lucioles.fr

www.compagnie-des-lucioles.fr